

## Cod. Bodmer 125 : rôles 2 et 7 (expliquer, annoter)

(Version longue)

Ce manuscrit des *Métamorphoses* d'Ovide, d'origine italienne (vers 1320 ?) est l'exemple-type du texte annoté. L'examen des traces de lecture laissées dans ce manuscrit révèle des empreintes à la fois nombreuses et variées. A partir de la liste des mains établie par Elisabeth Pellegrin<sup>1</sup>, quatre annotateurs ont été identifiés ici, que, par commodité, nous associons à des lettres : A se caractérise par une écriture gothique soignée du XIV<sup>e</sup> siècle, B par une écriture humanistique penchée de la fin XV<sup>e</sup>-début XVI<sup>e</sup>, C, par une écriture gothique du XIV<sup>e</sup> et D, par une écriture gothique plus allongée et plus petite, de type « bononiensis », du XIV<sup>e</sup> siècle.

On peut distinguer au moins quatre types de notes de lecture. Il s'agit, selon un ordre croissant de complexité, de : notes signalétiques (manicules, manchettes synthétiques résumant le titre d'un épisode ovidien) ; notes intertextuelles (on rapproche un texte d'un autre qui le commente) ; notes lexicales et philologiques ; et enfin de notes commentaires (analytiques ou synthétiques, inspirées ou non d'un commentaire préexistant).

L'élucidation d'un échantillon de ces divers types de gloses permet de répondre à un éventail assez large de questions : Quelle est la fréquence et la valeur de ces notes ? Dans quelles perspectives le texte des *Métamorphoses* a-t-il été lu ? Ces notes sont-elles des copies de commentaires canoniques ou des gloses plus personnelles ? De quand datent-elles ?

### 1) Les notes signalétiques

Les notes signalétiques ont au moins deux rôles : degré zéro de l'intervention du lecteur, elles sont les témoins les plus élémentaires de son activité de digestion du texte : elles indiquent de manière éloquente ce qui a été retenu par le regard intérieur. Mais elles visent aussi à susciter l'attention d'autres lecteurs ou à nourrir d'éventuelles relectures plus attentives. Ces interventions sont fréquentes, et reposent toutes sur un signal, que celui-ci soit d'ordre iconique (manicule, rameau, feuillage) ou verbal (sigle, titulus). Les interventions les plus courantes jouent le rôle d'une manchette, annonçant une métamorphose ou un épisode, par le biais d'un titre synthétique (ex. « Pyrame et Thisbé »). Ces titres sont des marques indiciaires, qui servent à compiler les tables d'index manuscrites situées à la fin de l'ouvrage (f. 196v. à 199r.).

---

<sup>1</sup> Elisabeth Pellegrin, *Manuscrits latins de la Bodmeriana*, Cologny-Genève, 1982, pp. 257-262 et pl. 16.

Dans la marge des f. 16v et 18r, l'annotateur A a dessiné à la plume un bras replié, brandissant un rameau au feuillage fleurdelisé. Ces deux croquis de bras, extensions en mode majeur de l'habituelle manicule, indiquent de manière élégante et très visible l'erreur du copiste, qui a interverti malencontreusement deux ensembles de vers entre eux. Les vers (II, 195-359) ont été escamotés, puis recopiés à partir du f. 18r, à l'endroit où le vers 359 reprend. Cette erreur est l'objet d'une note explicative sur les raccords que le lecteur doit opérer pour s'y retrouver. Adressées au lecteur diligent (*lector diligenter*), trois notes précisent la portée de l'erreur, citent le texte des vers concernés et indiquent qu'il faut se reporter aux pages suivantes. Le croquis du bras replié semble commenter à sa manière le texte d'Ovide : le bras recourbé se trouve en marge de la citation du vers (II, 195) : « *Est locus, in geminos ubi brachia concavat arcus/ Scorpius* » (il est un lieu où le Scorpion recourbe ses bras en deux arcs »).

Une autre main (B), dont les additions datent de la toute fin du XV<sup>e</sup> siècle, voire du début du XVI<sup>e</sup>, a également suppléé au texte fautif un passage manquant : Au f. 138 v, une glose de six lignes dans la marge gauche reproduit les vers suivants : « *Fracta volubilitas capitis latissima ; perque os, / Perque cavas nares, oculosque, auresque, cerebrum, / Molle fluit, veluti concretum vimine querno / Lac solet ; utve liquor rari sub pondere cribri / Manat, et exprimitur per densa foramina spissus* » (XII, 435-438) Le correcteur précise qu'il a dû revenir « *at Codice stipite* » i.e. au codex initial, pour restituer cet oubli. Il indique qu'il faut lire en marge ce fragment manquant et cite trois mots du vers suivant « *Ast ego rem* » pour établir sans confusion possible où le raccord se fait.

## 2) Les notes intertextuelles

Ces interventions témoignent de l'innutrition littéraire du lecteur. La pertinence des rapprochements permet de déceler les intérêts de l'annotateur (A), qui réagit avant tout à tout ce qui touche à l'homme, en recherchant des vérités d'expérience et des idées à méditer. Tel est le sens de l'insertion d'un fragment de la *Consolation Philosophique* de Boèce (V, 10), en marge des vers d'Ovide (I, 84-86) au f. 2r, en bas à gauche. La longue citation de Boèce confirme et développe le propos d'Ovide sur la supériorité de l'homme face aux animaux. Selon Ovide, l'homme, supérieur aux animaux et destiné à les dominer, fut façonné à l'image des Dieux par Prométhée :

« Tandis que les autres êtres vivants, penchés en avant, regardent le sol, / (Prométhée) donna à l'homme un visage tourné vers le haut/et lui imposa de regarder le ciel, de lever les yeux vers les astres.<sup>2</sup> »

Boèce part du même constat, mais la morale qui en découle est toute autre : certes, l'homme est supérieur aux autres vivants, mais, mortel, il n'en égale pas moins les autres créatures, aux yeux de Dieu :

« De figure et d'aspect l'un et l'autre diffère ; / Leur face à tous pourtant se penche vers la terre,/Et courbe sous son poids leur instinct alourdi./ L'homme seul vers le ciel lève son front hardi,/Et debout, le corps droit, dans sa démarche altière,/Du haut de son dédain il regarde la terre./Mortel, ce n'est pas tant ton visage et tes yeux,/Que ton âme qu'il faut élever vers les cieux./L'homme, ce fils du ciel, à la brute s'égale/Quand plus bas que son corps son âme se ravale.<sup>3</sup> »

Ce type de dialogue entre textes antiques et textes ultérieurs est plus rare. Ces parallèles suggèrent un niveau de lecture plus avancé, ouvert à la méditation des textes, ici en résonance directe avec la lecture chrétienne d'un auteur jugé trop profane. D'autres gloses (A) sont plus nuancées, elles visent simplement à faire dialoguer le texte d'Ovide avec d'autres maximes tirées de son œuvre. Au f. 127 v, en marge du vers (II, 846) : «Non bene conveniunt nec in una sede morantur maiestas et amor. » (La majesté et l'amour ne s'accordent guère, et n'habitent pas le même lieu) un grand manicule ajoute deux courts aphorismes, en soulignant leur parallélisme de structure. L'un est tiré de l'Art d'aimer (III, 564) : « Non bene cum sociis regna Venusque manent. » (Le pouvoir de l'amour, comme celui des rois, ne souffre point de partage). La seconde est une variation personnelle sur la même source: « Non bene cum sociis stare videtur amor » («L'amour semble immobile mais il ne souffre pas de partage»). La manicule, pointant la maxime du texte ovidien, ne cherche pas à mettre en valeur la parenté de deux pensées dans l'œuvre d'Ovide, elle invite plutôt le lecteur à méditer sur la force de frappe de cette maxime : celle-ci entre en consonance avec une autre pensée lapidaire du poète pour engendrer une formule neuve.

## 2) Les notes lexicales et philologiques

Les exemples de ce type de notes abondent dans le manuscrit, mais elles caractérisent une autre main (B), postérieure à la main (A) qui a été étudiée plus haut. Ces additions, dont l'écriture humanistique cursive est plus hâtive que la précédente, datent de la fin du XV<sup>e</sup> ou du

---

<sup>2</sup> Les traductions du texte des Métamorphoses sont tirées de l'édition électronique Itinera Electronica, du texte à l'hypertexte, Bibliotheca Classica Selecta, UCL Louvain :

<http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/ovidel/lecture/1.htm>

<sup>3</sup> Boèce, Consolation philosophique, V, 10, traduction en prose et en vers, Louis Judicis de Mirandol, Paris, Hachette, 1861.

début du XVI<sup>e</sup> siècle. Leur parenté tient à la nature lexicale, philologique et parfois encyclopédique de leur contenu. Difficilement lisibles en l'état, elles ont pu être restituées car elles proviennent toutes du commentaire des Métamorphoses par Raphaël Regius. Il y eut plus de vingt éditions<sup>4</sup> du commentaire de Regius entre 1492 (Venise, ed. princeps) et 1528. Ann Moss a montré l'abondante quantité d'éditions glosées des Métamorphoses au XVI<sup>e</sup> siècle en soulignant l'importance décisive du commentaire de Regius, qui est sans cesse édité et réédité pendant tout le siècle. Cette identification permet à la fois de dater ces gloses plus précisément et d'en étudier le contenu avec une certaine assurance. Le commentaire de Raphael Regius, tel qu'il est représenté ici, s'intéresse avant tout à deux traits du texte ovidien : sa composition, d'une part et la richesse de son contenu encyclopédique, d'autre part.

La majorité des notes puisées de ce commentaire humaniste d'Ovide précisent des éléments de culture antique. En marge du f. 163r, en haut à droite, à propos des vers (XIII, 700-702) : « Tous ces tableaux sont gravés sur le vase antique, et l'acanthé en festons dorés relève ses bords » ; on lit la glose suivante, calquée sur le commentaire de Raphaël Regius, p. 137r : « Signa inquit hactenus enumerata in antiquo aere sculpta erant. Sed crateris summitas in aurato achanto cingebat et achantus est frutex spinosus semper florens. » (Les sculptures énumérées jusqu'ici, dit-il, étaient faites de bronze dans l'antiquité. Mais le sommet du cratère était ceint d'une feuille d'acanthé en or. L'acanthé est un arbrisseau épineux toujours vert).

Au f. 172r, à propos de l'herbe Moly, évoquée par Ovide (XIV, 291), l'annotateur a repris la substance de la glose de Regius sur cette herbe fabuleuse (p. 144r) : « Moly herba est quam invenit mercurius optima contra venetia et veneficia et est radice rotundam nigraque magnitudine caepae folio scyllae ». (L'herbe Moly est celle que découvrit Mercure : elle est très utile contre les venins et les maléfices, sa racine est ronde, noire, de la taille d'un oignon ; les feuilles sont semblables à celle de la scille). Cette glose naturaliste s'inspire de Pline (Histoire Naturelle, XXV, 8, 4) : elle est assez caractéristique de ce type d'additions : encyclopédique de nature, l'annotation élucide les aspérités du texte en débusquant l'étrangeté de ses mirabilia.

Parfois, l'annotateur du texte s'implique plus avant dans l'explication de phénomènes curieux : c'est le cas de la glose du f. 190v, sur les vers (XV, 553-559), à propos de l'étonnement qu'éprouva un laboureur d'Etrurie, quand il vit une motte de terre s'élancer elle-même du sillon, prendre la figure humaine, et ouvrir la bouche pour énoncer l'avenir. Le glossateur ajoute foi à cette fable curieuse en produisant le témoignage de Cicéron (p. 163v.) : « haec hystoria non est fabula ut ait Cicero in secundo de divinatione/que accidit in agro

---

<sup>4</sup> Voir à ce sujet Ann Moss, *Ovid in Renaissance France*, London, 1982, pp. 28-31. Le commentaire de Regius n'évolue guère au gré de ses différentes rééditions. Il est donc impossible de déterminer avec certitude quelle édition a été employée par l'annotateur. Toutes nos références proviennent de l'édition suivante P. Ovidii *Metamorphoseos cum laudatis interpretationibus libri*, s. n., Venise, 1490, 328 pp.

Tarquiniensi, ut tradunt libri ethruscorum (...)). (Cette histoire n'est pas une fable, car comme le dit Cicéron (De divinatione, II, 23), ce prodige advint dans les champs de Tarquinies (...) s'il faut en croire les livres étrusques).

La glose philologique sur le vers Mét. XIV, 104, qui évoque la sibylle de Cumès est, là encore, tirée du commentaire de Raphaël Regius, qu'elle suit à la lettre, même si l'énumération de la liste des dix sibylles vient de Lactance (Institutions divines, I, ch. 6). C'est la formulation de cette liste, doublée de la référence à Varron et Virgile (descente d'Enée aux enfers), qui permet de dire avec certitude que l'addition vient de Regius. La glose énumère les noms des dix sibylles (p. 141v) :

« Sybilla ut inquit Varro dicitur omnes feminae vares et fuerunt decem sibillae/ prima fuit persica/ secunda lybica/ tertia delphica/ quarta cymmeria/ quinta erythrea/ sexta samia/ Septima cumana nomine amalthea quae ab alijs herophile vel demophyli nominatur/ octava hellespontica/ nona phrygia/ decima tybures novem albumea/ ad cumana ergo venit aeneas. »

(Selon Varron, on appelle « sibylle » toutes les femmes qui prédisent l'avenir. On compte dix sibylles : la première était celle de Perse, la seconde celle de Lybie, la troisième celle de Delphes, la quatrième de Cimmérie, la cinquième, d'Erythrée, la sixième sibylle était de Samos, la septième, nommée Amalthée, était de Cumès : elle est appelée par les uns Démophile et par les autres Hérophile, la huitième était celle de l'Hellespont, la neuvième venait de Phrygie et la dixième, nommée Albumée était de Tybur.)

Cette longue note, au tour accumulatif et didactique, sert, de toute évidence, de béquille mnémotechnique au lecteur du texte, qui profite de la mention de la sibylle de Cumès pour réciter, mémoriser et remémorer aux autres lecteurs éventuels cette liste prolixe.

Regius s'intéresse moins à la valeur morale du récit ovidien qu'à sa composition. Il commente tout particulièrement les transitions, les articulations du récit, l'habileté avec laquelle Ovide introduit dans la trame principale de sa narration des récits seconds. En copiant en marge du vers final d'Ovide « Iam opus exegi » une longue citation tirée de Regius, l'annotateur, au f. 194v, propose une version abrégée du commentaire avisé de Regius (p. 163r), qu'il qualifie de « Metamorphoseos commendatio » (Recommandation des Métamorphoses par son propre auteur) :

« Moris est fere poetarum ut in suorum operum fine aliquid de se dicant sic Vergilius in Georgicorum fine, sic Horatius: Exegi monumentum aere perennius etc. sic et Ovidius nonnulla in commendationem operis sui ait, dicens opus suum nulla vi unquam interitum et hic apparet quanti hoc opus faceret poeta verissimus autem fuit vates ovidius, cum enim hactenus tot bellorum incendiis quibus priora secula fuerunt vexata absumptum non fuerit hoc varium egregium opus vero simillimum est tam facili praesertim describendi libros arte excogitata semper esse duraturum ac elegantissimis quibusque ingeniis maximae voluptati futurum. »

(L'habitude est prise chez les poètes de dire quelque chose à propos de soi à la fin de leurs ouvrages. Ainsi le fait Virgile à la fin des Géorgiques, de même, Horace : « j'ai érigé un monument plus durable que l'airain... » Ovide ne fait pas autre chose, lorsqu'il recommande sa propre œuvre en disant qu'aucune force ne la détruira et ceci se manifeste à la valeur admirable de son œuvre : Ovide était vraiment un prophète très exact, car jusqu'ici, il y a eu tant d'incendies de guerre qui éclatèrent dans les siècles récents, et pourtant l'œuvre d'Ovide n'a pas été détruite. C'est une œuvre variée et remarquable, très vraisemblable, si aisée, surtout lorsqu'il s'agit d'en exposer les livres ; une œuvre, inventée avec art, promise à durer toujours et destinée à procurer le maximum de plaisir aux esprits les plus raffinés.)

Sensible aux différentes modalités de clôture d'une œuvre, celle longue glose prouve que l'intérêt du lecteur s'attache également à la composition du texte, à ses normes poétiques et à ses seuils. L'usage de verbes introductifs à la glose « ponit », (il admet que) « specificat » (il spécifie) « enumerat » (il énumère), « describit » (il décrit), « declarat » (il déclare) met souvent en valeur les intentions supposées d'Ovide, plus rarement, le glossateur émet un jugement personnel : au f. 44r, on lit : « dubio » (je doute). Hormis quelques rares interventions personnelles, la plupart des gloses du commentateur B sont donc tirées d'un commentaire préexistant. Le tour volontiers encyclopédique de ce commentaire n'exclut pas, on l'a vu, un intérêt marqué pour la fabrique du texte.

#### 4. Les notes commentaires

Ce dernier type d'intervention est à la fois le plus rare et le plus intéressant. Il s'agit de notes- commentaires qui témoignent d'une authentique lecture de l'œuvre. Elles sont d'au moins deux types : certaines signalent une moralisation du texte, d'autres proposent au lecteur des éléments de grammaire, de rhétorique ou même de prosodie.

La note du f. 24v propose une moralisation de la fable d'Ocyrhoé métamorphosée en jument. L'Ovide moralisé (vv. 3145-3222) avait en effet poussé très loin l'interprétation de cette fable : la nymphe Ocyrhoé, qui avait révélé son destin à Esculape illustre le thème du *altum non sapere* : la devineresse est punie pour avoir osé se fier au pouvoir de divination. Sa folle science lui a fait oublier Dieu. Selon la version moralisée de l'épisode, Esculape représente le Christ, sauveur de l'humanité et Ocyrhoé, une orgueilleuse sibylle qui a mésusé de ses dons de prescience. La métamorphose d'Ocyrhoé en jument est la punition de son indiscretion.

Ici, la glose de cette métamorphose (C, addition du XIV<sup>e</sup> siècle) propose une autre lecture :

« Ista mutacio est moralis : Nam phebus dicitur insequi chironem quem mente castitas quare sapiens dilligit castitatem, deinde mutatur in equam. Ista puella sancta est, lunaria et

luxuriosa, ideo dicitur mutata in equa, quare sicut dicit Valerius Martiales (?), luxuriosum animal est equa ceteris, quia pergantur ex vento. »

(Cette métamorphose est morale : en effet, on dit que Phébus a poursuivi Chiron pour que la chasteté habite son esprit, car le sage choisit la chasteté ; ce n'est qu'ensuite qu'elle fut transformée en jument : cette jeune femme est sainte, lunaire et libidineuse ; c'est pourquoi on dit qu'elle fut changée en jument, car de la même façon que ce que raconte Valère Martial, cet animal est lascif comme certaines juments, qui arrivent au terme d'une grossesse à cause du vent<sup>5</sup>.)

Cette glose reprend certains des éléments de la glose d'Arnulphe d'Orléans (*Allegoriae super Ovidii Metamorphosen*, II, 10<sup>6</sup>) selon qui la jument est un animal libidineux qui engendre sans recourir aux organes reproducteurs mâles<sup>7</sup>. Elle est également proche de l'esprit de la glose que propose l'*Ovidius Moralizatus* de Pierre Bersuire, à propos de la double nature, humaine et bestiale, du père d'Ocyrhoé, le centaure Chiron:

« Chiron autem valde fuit sapiens. Et tamen luxuriosus valde, et propter hoc partim homo et partim equus est fictus. Ista enim possunt applicari contra luxuriosos alias sapientes et antiquos qui s. videntur equis assimilari<sup>8</sup> » (Chiron aussi était extrêmement sage. Et pourtant, il était extrêmement libidineux, parce qu'il était fait à la fois d'une part humaine et d'une part animale. Ceci peut en effet s'appliquer aux libidineux ou ailleurs, aux sages et anciens qui semblaient se rendre semblables à des chevaux. »

Quand on compare cette note aux autres moralisations de la fable d'Ocyrhoé, le glossateur semble avoir suivi la grille de lecture générale des moralisations d'Ovide, mais en lui ajoutant une note toute personnelle. Le lecteur s'est visiblement plu à savourer ce récit fabuleux, tout en y ajoutant une leçon morale inédite. Plus qu'un dictionnaire mythologique, le texte d'Ovide sert de réservoir d'exempla pour ce lecteur soucieux d'édification morale. Cette lecture chrétienne répond directement aux ambitions de l'adresse initiale à la Trinité qui figure dans la marge supérieure de l'incipit, f. 1 : « In nomine Beatissime trinitatis patris et filii et Spiritus sancti. Amen. »

Le poème d'Ovide a également servi de base à l'enseignement de la grammaire, de la rhétorique et de la prosodie. Le lecteur y trouvait là un moyen de se former à ses disciplines, tout en se divertissant. Tel est le sens de l'addition du XIV<sup>e</sup> siècle (main D), inscrit dans un corps très petit, dans la marge supérieure de l'incipit, f. 1 : « Metha est prepositio greca et tantum valet quantum de vel trans vel iuxta, morphosis vero est mutatio » (« Metha est une

---

<sup>5</sup> Cet épisode est relaté par Pline, *Hist. Nat.* VIII, 67, Varron, *De Rustice*, livre II, chap. 7 et Virgile, *Géorgiques*, III, v. 273.

<sup>6</sup> F. Ghisalberti, Arnulfo d'Orléans: un cultore di Ovidio nel secolo XII, in "Memorie del Reale Istituto Lombardo di Scienze e Lettere", 24, 1932, pp. 157-234.

<sup>7</sup> Op. cit. « Mutatur hec in equam quod etiam que adeo libidinosa est quod etiam sine usu masculi a vento concipit », p. 159.

<sup>8</sup> Pierre Bersuire, *Ovidius moralizatus*, livre XV du *Reductorium Morale*, éd. Fausto Ghisalberti, Cugginai, 1933, p. 109.

préposition grecque, et elle a la même signification que *trans* ou *juxta*, *morphosis* signifie mutation). Cette note précise ensuite l'usage grammatical de cette préposition. A la même page, une main du XIV<sup>e</sup> siècle remarque le célèbre hypallage qui ouvre le poème d'Ovide : « *Cupit dicere formas mutatas in nova corpora, hoc est corpora mutata in novas formas et est figure ypalages* » (il désire dire « des formes changées en de nouveaux corps, et donc 'des corps changés en de nouvelles formes' est une figure, l'hypallage). Ce trope sera également commenté par Dumarsais<sup>9</sup>, dans l'article « Hypallage » qui précise son origine grecque : « hypallage est un mot grec qui signifie changement ». L'emploi de cette figure et de sa syntaxe qui déjoue l'ordre habituel du discours est particulièrement heureux ici, puisqu'Ovide use d'une écriture du changement pour dire les métamorphoses. Ce type de notes analytiques, destinées à enseigner la rhétorique, la grammaire ou même la prosodie, prédisposent le lecteur à un enseignement à partir d'exemples tirés du texte. Cet usage de la note de lecture est à la fois didactique et plaisant. Lorsque l'annotation est de type grammatical ou rhétorique, elle se glisse parfois dans l'interstice de l'interligne pour épouser le texte dans ses moindres recoins. Glose interlinéaire ou commentaire juxtalinéaire, le lecteur laisse ainsi une empreinte forte dans le tissu du texte.

Les différents lecteurs de ce manuscrit ont donc laissé des empreintes très variées sur ce texte d'Ovide. La glose s'agrège au texte source, s'infiltré dans ses interstices et sa richesse protéiforme permet d'entrevoir les nombreux usages auxquels le texte s'est prêté. Usages scolaires, d'abord : le manuscrit sert à la fois de dictionnaire mythologique et encyclopédique, de recueil d'exemples de grammaire, de figures de rhétorique ou de modèle de composition. Le texte d'Ovide, assorti du commentaire de Regius devient, à l'occasion, une véritable Bible pour les poètes. Instrument pour la prédication, l'œuvre d'Ovide est aussi le terrain d'une contestation : il s'agit alors de concilier le message païen et la sagesse chrétienne, de moraliser les péripéties du récit pour les adapter au sermon et ainsi d'indiquer au lecteur la vertu à suivre ou le vice à éviter. Quatre mains, quatre types de notes : la gamme des additions greffées sur ce manuscrit témoigne de l'extrême vitalité des *Métamorphoses* d'Ovide du XIV<sup>e</sup> siècle à l'aube de l'âge moderne.

---

<sup>9</sup> Dumarsais, *Des tropes et de la construction oratoire*, Paris, Chirac, 1787, p. 138-139.